

Où es-tu ?

ESSAI **Pascale Montpetit**

Nous rêvons, et il est bon que nous rêvions.
Ça peut faire mal si nous nous réveillons.
Mais puisque c'est un jeu, ça nous tue, et nous jouons.
Emily Dickinson

Cher Serge,

On a besoin des autres, il ne faut pas en avoir honte. J'ai besoin de toi. Ce matin encore, je voulais t'appeler pour t'annoncer la mauvaise nouvelle : *Serge Bouchard est mort au petit matin, peux-tu croire ? Tout seul à l'hôpital. Dans notre dos. Pensait-il qu'on ne s'en rendrait pas compte ?*

J'avais imaginé qu'il serait plus facile de parler de toi une fois que tu serais mort, une fois la deuxième date inscrite au tombeau, après celle de la naissance et le trait d'union. Ce n'est pas le cas. Les souvenirs remontent qui engendrent d'autres souvenirs. Je voudrais te coudre un vêtement sur mesure dans lequel tu serais à l'aise et qui te ressemblerait. Ta mort est trop récente : ton image ne s'est pas encore stabilisée dans mon esprit. Plutôt un manteau rapiécé.

•

2015.

Nous jouons *Moi, dans les ruines rouges du siècle* au théâtre de Quat'Sous, une pièce

qui évoque la vie de Sasha Samar en Ukraine. Jusque-là, tu n'es encore qu'une voix pour moi. Une voix sans visage. Je ne t'ai jamais vu, pas même en photo, peux-tu croire, mais je connais ta voix par cœur : j'ai écouté l'intégrale des *Remarquables oubliés* en repeignant une maison complète au pinceau. Pour moi, comme pour tout le monde, tu es une voix, une basse roucouillante qui m'accompagne en auto, et je prévois les trajets en fonction des heures de diffusion de tes émissions.

Après la représentation, la troupe se retrouve dans le hall, autour de tables de bistro, pour prendre un verre. Tu es là avec Marie et Lou : le clan de l'ours au complet. Tu te mets à nous raconter ton voyage en URSS avec des péripéties de marché noir, de roubles et de dollars américains. Tu ajoutes des détails cocasses à hurler de rire. Ton récit est un grand mouvement qui nous emporte. On est drogués par ton histoire, on décolle, on flotte dans le ciel comme les violonistes et les mariés de Chagall, au beau milieu de l'URSS. Tu es Shéhérazade, et moi je veux bien revenir tous les jours pour entendre la suite de

l'histoire. Marie t'écoute, son regard amoureux posé sur toi. À la fin elle dit *mon chum est un fabulateur ! J'ai pensé oui c'est ça : Don Quichotte le rêveur dans le corps de Sancho Panza.*

Un fabulateur peut-être, mais pour ce qui est de l'histoire avec un grand H, tu étais d'une rigueur... Tu connaissais tous les noms des Premières Nations d'Amérique du Nord – plus de quatre cents, ceci attesté par Marie. On rêvait d'en faire une chanson, une réponse au *Manche de pelle* de Réjean Ducharme.

C'est toi qui m'as appris le sens de l'histoire. Quand on te demandait ton opinion, tu tassais ta subjectivité et tu te tournais vers l'histoire.

•

Marie aimait ta bedaine et tu t'en réjouissais. Tu étais parfaitement à l'aise avec ton corps, avec tes origines, avec toute chose. Tu ne te donnais pas toujours le beau rôle. Je pourrais dire que tu es la personne la moins névrosée que j'aie rencontrée.

Tu disais *Bernard Arcand est beau, grand, mince, chevelu, né dans le plus beau village du Québec, Deschambault, moi je suis petit, chauve et de Pointe-aux-Trembles.* Tu donnais l'impression de n'envier personne. Tu trouvais normal de penser que tout le monde t'aimait. Comme c'était reposant. Tout le contraire de moi.

Jankélévitch, ton philosophe de prédilection, a écrit sur le je-ne-sais-quoi en se référant au *despejo* espagnol : désinvolture, élégance naturelle, aisance souveraine ; le charme, quoi. Tu avais tout ça, qu'on ne peut décrire avec des mots. Stable et disponible et détendu. Tu avais confiance, et tu faisais confiance.

•

Tu aimais la belle conversation. Pendant des années, Bernard Arcand et toi, vous l'avez pratiquée comme un art. Après sa mort, tu as retrouvé ton homme en Jean-Philippe Pleau. Tu l'aimais comme un fils. Au micro, il était ton premier répondant, celui qui prenait la balle au bond. Il te la relançait et vous vous faisiez de belles passes. Vos échanges étaient sportifs, gracieux, jouissifs. Lui, docteur en sociologie, acceptait souvent le rôle ingrat de mettre la table, d'installer les concepts,

d'amorcer la pompe de l'argumentation, et toi tu y piquais tes images, tes intuitions, tes métaphores, ta poésie. Dans le cahier des charges, c'est à toi que revenait le rôle de dire *l'empereur est nu*. Tu pouvais désarçonner Jean-Philippe avec une blague spontanée, une phrase percutante pour conclure un échange un peu niché ou ratiocineur. Tu avais une autorité naturelle, mais tu refusais d'en faire un usage démagogique.

Tu lui laissais beaucoup de temps de jeu sur la patinoire, des occasions de se faire valoir. Et lui te laissait le dernier mot. Un jour, tu avais malmené un essai de quatre cents pages que Jean-Philippe avait probablement abondamment annoté. Tu étais sorti de la feuille de route pour ramasser l'auteur avec une phrase assassine. Jean-Philippe riait, interloqué et quand même admiratif. C'est toi qui avais raison pour le coup.

•

Never complain, never explain. Winston Churchill.

Tu te moquais des explications psychologiques. Du recours systématique de tes contemporains aux psys pour comprendre leurs sentiments compliqués ou contradictoires. Ton psy, c'était une roche précambrienne près de la fenêtre, sur laquelle tu posais ta main en silence...

Les fins de semaine au spa pour déstresser te laissaient songeur, de même que le tourisme, la société des loisirs, les centres d'achats, toutes inventions faites pour nous anesthésier ou adoucir notre condition sans y arriver.

Pendant le gros party des années 70, toi, tu étais en Minganie pour apprendre la culture innue sur le terrain. Comme Baudelaire, tu travaillais *parce que c'est plus amusant que de s'amuser*. Comme Tolstoï, tu travaillais *sans hâte et sans relâche*.

Tu étais un modèle des années 40 qui, devant l'adversité, serre les dents et avale la pilule amère. Quand ça n'allait pas, tu t'accrochais à l'*espérance* – selon ton expression – à l'idée qu'une situation se dégrade parfois avant de s'améliorer. Un chien malade va se cacher sous un lit en attendant de prendre du mieux.

Les rares fois où je t'ai vu perdre espoir, pendant les jours sombres de la maladie de Marie, tu prenais un scotch. Pour t'endurer, et peut-être laisser venir les confidences.

•

Au printemps dernier, tu m'avais confié le mandat de faire une recherche pour l'émission *Récit*. Tu m'en croyais capable. Cette confiance accordée, je ne l'oublierai jamais. Je n'étais pas équipée pour ça, avec un DEC en arts plastiques et beaucoup de complexes. Tu disais *tentons l'aventure, on verra bien...* Pour te tester, je t'avais raconté que Jean-Pierre Ronfard, metteur en scène et agrégé de grammaire, m'avait dit un jour *Pascale, je ne comprends rien de ce que tu me racontes mais je t'adore*. Je n'en demandais pas plus.

Malgré ton doctorat en anthropologie, tu as tourné le dos à une carrière universitaire pour rester maître de ton temps. Tu faisais peu de cas des tests de quotient intellectuel, des rendements scolaires, des premiers de classe. Tu étais plus tourné vers l'imagination que vers la rationalité. L'une ne va pas sans l'autre, mais c'est dans le creuset des songes que tu élaborais tes idées.

•

Avais-tu le pressentiment que la mort approchait ? La dernière année, il me semble que tu bouclais tes dossiers, faisais des bilans, comme du haut d'un balcon perché sur ta vie. Tu m'as dit quelque temps avant ta mort *bientôt je vais entrer dans une grande solitude*. Je pensais que tu voulais tourner le dos à la confusion du monde pour te plonger dans le travail. Est-ce que j'aurais dû entendre autre chose ? Est-ce qu'un voile funeste était passé devant tes yeux ? Est-ce que c'était une prophétie ?...

C'est que la chaloupe prenait l'eau : un gros trou. Marie n'était plus là.

•

Tu la cherchais partout, elle qui s'occupait de l'intendance et veillait sur tout : te couper les cheveux, t'acheter un veston, mais surtout te lire et te relire. Cette interlocutrice d'élection t'était indispensable. Elle disait *je suis la petite femme derrière le gros bonhomme et je suis l'oiseau-mouche sur le museau de l'ours*. Tu disais *Marie est une littéraire avec fierté*, comme si elle appartenait à un club sélect pour lequel tu ne te qualifiais pas. Après les enregistrements, tu te tournais vers elle. Même de loin, son regard te renseignait : c'était bon, c'était moins bon. Tu cherchais son approbation et tu avais une confiance

absolue en son jugement, en son honnêteté intellectuelle. Vous aviez tous les deux ce qu'Hemingway appelait un *bullshit detector* – un détecteur de foutaises – redoutable. Marie disait en riant que toutes les auditrices voulaient te marier sans savoir à quel point tu demandais de l'attention. C'est vrai que tu prenais le centre. Tu étais le soleil et tu réchauffais ton monde.

Il y a vingt-deux ans, vous aviez eu la grâce de vous reconnaître et, depuis, vous vous rechoisissiez tous les matins.

•

2018.

Jean-Philippe Pleau m'appelle pour me demander de remplacer la lectrice de l'émission *Récit*, qui n'est pas libre pour l'enregistrement. Il pleut à boire debout sur le parc La Fontaine. La porte du pavillon s'ouvre et vous surgissez de la forêt comme une apparition. Marie porte son trenchcoat marine et toi le veston qu'elle t'a offert : celui avec des boutonniers brodés rouges que tu portes les jours de studio. Je n'ai jamais croisé le regard d'un animal sauvage, mais c'est la sensation que j'ai quand on se regarde à ce moment-là. Tu t'appuies sur une canne au pommeau ouvragé qui appartenait à ta mère. Tu dis *la canne est très belle. Ma mère était une femme méchante... mais je lui dois beaucoup : elle m'obligeait à lire une heure par jour*. Et voilà, la cause est entendue, pas de quoi en faire un fromage.

Tu me préviens assez vite que tu es *une personne sérieuse*. Je sens d'instinct que tu n'aimes pas les familiarités ni l'humour obligatoire et je me garde bien de te tutoyer. Tu en imposes et tu le sais. Je dis *je suis intimidée*. Tu me réponds en souriant *sois toi-même*. Comme une injonction. D'accord, allons-y à l'instinct.

Avec les êtres farouches, il faut rapprocher le bol de lait petit à petit, jusqu'à ce qu'ils viennent y boire d'eux-mêmes. Ça prend un chevreuil pour en reconnaître un autre – j'ai toujours été attirée par ceux qui se tiennent loin de l'agitation du monde et qui n'ont pas besoin de moi.

•

J'avais une chance sur un gogolplex de devenir ton amie, mais il me reste une heure à vivre et je veux être ton amie. Je sais ce que tu vas penser : on ne se connaît pas, il

y a erreur sur la personne. Tu es un être d'habitudes, tu travailles, quel temps aurais-tu pour une nouvelle amitié ? Dans un cours de sculpture au cégep, on m'avait appris que pour souder deux pièces, il ne faut ni trop les rapprocher ni trop les éloigner l'une de l'autre. Je ne sais pas comment nous sommes devenus amis au fil du temps. Je passais le test avec très peu de cartes dans mon jeu, mais comme toi j'aimais les mots et j'en prenais soin. Je savais ce qu'était un Hail Mary au football, je savais que tu étais plus Camus que Sartre, plus Laurentides et conifères que Cantons-de-l'Est et feuillus (et loyalistes). Je connaissais les noms d'au moins cinq fleurs, cinq arbres et cinq oiseaux. Et puis nous avons tous les deux des filles nées en Orient, la prunelle de nos yeux. Cette complicité compensait pour les diplômes que je n'avais pas et pour mon vingt-huit pour cent en raisonnement en cinquième secondaire.

•

Je connaissais ta phrase préférée de Pascal, *tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer au repos dans une chambre*. J'ai failli te dire *vous savez, monsieur Bouchard, je ne suis pas du genre à m'ennuyer tout le temps et à ne rien vouloir manquer ! Je suis capable de rester longtemps tranquille sans distraction...*

J'étais tombée sur un trèfle à quatre feuilles et je ne voulais pas manquer mon coup. En dépit du bon sens, je voulais vous offrir, à toi et Marie, ma dévotion fanatique.

Je vous ai attrapés au lasso, comme un pirate à l'abordage. Coup de foudre amical. C'était au temps des mammoth laineux et de l'innocence, juste avant les tragédies, la maladie de Marie, la tienne et votre mort à tous les deux en dix mois.

Tu admirais éperdument Marie. Pour sa beauté dont elle n'avait absolument pas conscience, pour cet humour que vous pratiquiez ensemble.

Pour te faire rire, elle avait bricolé une fausse couverture de magazine, façon *Paris-Match* : une photo de vous titrée « Ils n'y croyaient plus et ils ont trouvé l'amour ».

Tu aimais en particulier une photo d'elle prise au lancement d'*Elles ont fait l'Amérique*. Tu disais *Marie doute de tout mais*

elle sait qu'elle a bien travaillé. Regarde-la, elle est dans son orgueil. Tu étais heureux pour elle.

Vous étiez des amoureux au long cours et je vous enviais.

•

J'aimais à la folie votre folklore à vous tout seuls, vos blagues d'initiés et toutes les histoires rattachées à l'appartement de l'avenue de Rivoli. Les hotdogs de chez Paulo & Suzanne, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le grand dessin de l'ours que vous appeliez l'ours Bruce. Les messages sur des autocollants posés un peu partout dans la maison, pour vous faire rire. Tout ça regorgeait de pure tendresse : l'amour immodéré de Marie pour les lapins – on en retrouvait partout, sur les murs, les tasses de café, le tapis de bain. Et ce bébé écureuil rescapé d'une mort certaine sur le terrain, baptisé Ti-Cul, qui vivait temporairement dans le chapeau noir de Serge, posé à l'envers sur la grande table.

Marie t'inventait des noms. Tu étais Monsieur Gendron quand elle avait besoin d'un chauffeur. Rien ne t'émouvait plus que de la voir endormie sur le siège de la passagère, confiante et abandonnée, pendant que tu étais au volant.

Tu as souvent été le chauffeur et tu aimais ça. Lors d'un de tes longs séjours sur la Côte-Nord, tu avais fait transporter ta Volkswagen par bateau pour rouler sur le chemin de gravelle de quatre-vingts kilomètres entre Rivière-au-Tonnerre et Havre-Saint-Pierre. Pour épargner une longue marche aux dames innues, tu amenais tes amies cueillir la chicoutai – la plaquebière de Vigneault. Tu les attendais dans la voiture tout l'après-midi.

Rester assis, ça, tu savais faire, et tu ne t'ennuyais pas. Il y avait tant à rêver, à réfléchir, à mettre en ordre dans ta tête. Tu écrivais tes livres en roulant, mobile, à l'abri dans l'habitacle.

•

Tu adorais citer Yogi Berra, gérant des Yankees : *Quand tu arrives à la croisée des chemins, emprunte-la !* Tu méprisais John A. Macdonald et Christophe Colomb. Tu n'aimais pas Trudeau père. Ni une certaine technocratie déconnectée et les acronymes laids qui viennent parfois avec : CHSLD,

CIUSSS, MDSC, CNESST... Tu aimais *Seinfeld*, la musique de Philip Glass et de Johnny Cash. Tu remarquais les choses bien faites : une phrase bien construite, une charpente bien plantée, une histoire bien racontée, un steak bien apprêté. Tu aimais Jankélévitch. Comme lui, tu étais un champion toutes catégories de la nostalgie. Nostalgie de ton enfance, du manger de ton enfance, auquel tu ne voulais pas renoncer malgré ton diabète et les objurgations de Marie. May West, pain blanc tranché, maïs en crème, éclairs au chocolat à la costarde jaune, corned-beef, Paris Pâté, lait concentré Carnation, garniture pour tarte aux cerises E. D. Smith... et ces jelly beans rouges que tu achetais au marché Duchemin. Tu avais décidé que la longévité, c'était purement génétique et qu'on n'y pouvait rien. Je ne sais pas si tu le pensais vraiment, mais ça t'arrangeait de le croire.

•

Quand Marie est morte, l'appartement s'est vidé d'un coup de sa chaleur. Tu grelotais de froid et tu as fait déplacer la bibliothèque dans ta chambre pour avoir de la compagnie. Le mur couvert de livres t'apportait un peu de réconfort.

Tu m'as appelée le jour de sa mort avant que les pompes ne viennent la chercher. J'ai mis ma main sur son front et dans ses cheveux. Elle n'était plus là, malgré la tiédeur du corps. J'ai pensé la même chose devant ton cercueil, une simple boîte en pin avec des poignées en corde.

Où êtes-vous, alors, si vous n'êtes plus là ?

À la mort de sa fille, le duc de Broglie aurait dit : *Il me semble que ma fille est en Amérique*. Aujourd'hui, il me semble que Serge est dans le Nitassinan.

•

Au salon funéraire, il y avait des livres : ton premier, *Le moineau domestique*, et ton dernier, *Un café avec Marie*. Nous étions invités à prendre un exemplaire. J'ai choisi *Le moineau domestique*. Tu m'en parlais depuis un an, c'est mon premier mais tout est déjà là, tu vas voir. J'ai lu la dernière phrase sur la quatrième de couverture : *En un mot, je refuse d'aller mal*.

Avec toi, le courage n'était pas un savoir mais une décision.

•

Pas capable de jeter mes notes laissées en chantier. Pas capable de regarder une photo, d'ouvrir tes livres ou d'écouter ta voix.

•

Tu disais que tu avais eu la grâce de savoir très jeune ce que tu voulais faire. Avec le temps, tu avais mis au point une vie qui te convenait : tantôt ermite, tantôt homme public. Une oscillation entre le dedans et le dehors, la rêverie et la participation au monde.

Tu étais d'une courtoisie irréprochable avec ceux que tu croisais, à l'épicerie ou dans la rue. Partout le même, micro ouvert ou fermé. Au salon du livre, j'avais poussé ton fauteuil roulant et tu t'arrêtais à tout bout de champ pour échanger avec un lecteur, une lectrice, avec une qualité d'attention incomparable, tout à la conversation comme si rien d'autre n'existait.

Je t'ai rarement vu t'impatienter : une fois contre un auteur qui affirmait que l'empathie était dangereuse et pas toujours souhaitable, et une autre fois quand un chauffeur du service de transport adapté t'avait laissé tomber comme une poche de patates sur un lit d'hôpital, sans te dire où tu étais ni qui allait s'occuper de toi. Tu te promettais un éditorial féroce sur le traitement réservé aux vieux.

Quand on te questionnait sur tes opinions politiques, tu y voyais un piège. Tu pouvais penser en carré ou en rond, tu pouvais ajuster la focale, mais le socle, c'était la justice et la dignité humaine. Tu avais travaillé pour l'armée française, la SQ – des boulots dont aucun anthropologue ne voulait – et partout où tu pouvais former des gens et les renseigner sur les réalités autochtones, toujours le même.

On pourrait décrire l'intelligence comme la capacité à lire entre les lignes. Lire les lignes et entre les lignes : ça, tu savais faire. Tu étais le premier qu'on appelait pour commenter l'actualité, parce que tu tournais le dos aux idées toutes faites et agglutinées. Tu voyais les choses du point de vue de Sirius : avec *largesse, générosité, recul et bienveillance*.

L'exigence est encore plus grande depuis que tu n'es plus là, c'est maintenant qu'on s'en rend compte.

•

Je te revois assis à ta place. Ton terrain de jeu : une feuille lignée et une photo de la maison d'Huberdeau – la maison, c'est

le thème de la semaine à *C'est fou...* Tu évoques Bachelard, qui a si bien écrit sur le sujet dans *La poétique de l'espace*.

C'est la dernière fois que je t'ai vu.

Tu m'as parlé des Métis de l'Ouest... Tu voulais faire un voyage sur les traces des francophones d'Amérique, mais ta santé s'était dégradée. Après une pause, tu m'as dit *peut-être qu'avec de l'aide, je pourrais aller deux jours à Rivière-Ouelle dans la Maison jaune*.

•

Depuis trente ans qu'on t'entendait dire *je suis vieux*. Ça m'énervait et je te l'ai dit, pourquoi dire une chose comme ça quand on a quarante ans ? Mais ce soir-là c'était vrai. Tu m'as dit *ça va prendre beaucoup de foi cette fois-ci*.

La veille du 11 mai, on s'est parlé au téléphone : tu étais heureux de pouvoir quitter l'hôpital et de rentrer enfin à la maison, tu avais retrouvé ta voix caressante et timbrée. Le lendemain matin tu es entré dans la mort, dans ce mystère, cet horizon indépassable, cette expérience inédite qui se vit pour la première et la dernière fois, comme disait Jankélévitch.

•

Le monde a changé depuis que tu es parti. Il me semble que tu étais le seul à pouvoir y mettre de l'ordre. Tu m'avais dit un jour qu'il serait intéressant de vivre dans un monde sans paroles. *Il faudrait écrire pour les animaux*, disait Gilles Deleuze. Les animaux savent mais ne disent rien.

Tu as apporté un je-ne-sais-quoi sans lequel il est maintenant difficile de vivre. Comment honorer ta mémoire et te faire une place dans ce monde ?

Chaque année autour du 11 mai, la *Taraxacum officinale* apparaît. Le pissenlit, cette modeste plante indigène, jette sa couleur jaune sur les parterres. Les enfants en font leurs premiers bouquets. Il est partout chez lui, dans les ruelles, les terrains vagues, les craques de trottoir ; il pousse dans le quartier ouvrier de ton enfance comme sur les pelouses du campus de l'Université McGill où tu as fait ton doctorat. Pourquoi diable le désigner comme une mauvaise herbe alors que toutes ses parties sont comestibles et qu'il offre mille

bienfaits ? Cette fleur jaune annonce la chaleur, la lumière et les beaux jours.

•

Puisqu'il te faut un nid pour te reposer enfin, ça pourrait être au creux du mot *pissenlit*.

Je propose qu'on en fasse ton emblème, pour ne jamais t'oublier.

P.-S. : Dans le cadre d'un projet d'écopâturage urbain dans le quartier Rosemont, seize moutons entretiennent les pelouses d'un parc pendant l'été. Cette année, deux moutons blancs ont conçu un petit mouton tout noir, appelé Serge à la mémoire de Serge Bouchard. Il accepterait sûrement avec plaisir cet honneur d'être le mouton noir... ■

Pascale Montpetit a étudié au Conservatoire d'art dramatique de Montréal. Depuis 1985, elle travaille au théâtre, au cinéma et à la télévision, où on peut la voir dans la quotidienne *District 31*. Elle fait de nombreuses lectures publiques, dont *Mon voyage en Amérique*, récit autobiographique de Kim Yaroshevskaya.